

République... Le fils Henri est en prison ; la mère et la nièce jouissent encore de leur liberté. Grâce au mensonge du jeune homme, elles le croient en Suisse, et m'ont chargé de leur procurer des passeports pour aller le rejoindre. Une fois à Genève, elles apprendront la vérité...

—Elles vont à Genève ? Tu les y accompagnes ?

—Oui, répondit Robert.

—Mais, reprit Coclès, cette famille était très riche, et il me semble impossible que la ruine se soit tout de suite abattue sur elle.

—Les terres ont été vendues comme biens nationaux. Mais la comtesse a de l'or et des diamants.

—Et tu voudrais ?...

—Que tu me procures un passeport.

—Un passeport, répondit Coclès en vidant son verre, on pourrait voir ; cela vaut quarante louis au bas mot ; mon ami Horatius en cède tous les jours à ce prix-là.

Robert se pencha davantage :

—Si je t'offrais une part ? On raconte de singulières choses sur la vente des passeports, dit-il. Certaines gens affirment qu'on les paie cher, mais que ceux qui les achètent n'en sont pas moins arrêtés aux portes de Paris.

—Cela dépend, répondit Coclès. Tu m'as offert part à deux, reprit-il, explique-toi.

—J'ai toute confiance dans ton amitié, et je suis certain que la République ne doit pas être soupçonnée... Seulement les malheurs sont fréquents à notre époque. La nation entière broie du rouge, et l'on doit surtout prévoir les malheurs. Dès que j'aurai dans les mains le passeport que tu me fourniras, je m'empresserai de le remettre à la ci-devant comtesse de Civray, et je l'aiderai à franchir la barrière. Sa nièce et elle seront travesties, l'œil des surveillants est curieux, si par hasard, en dépit de leurs papiers, on les arrête, m'aiderais-tu à me tirer d'affaire ?

—Au nom de ton père, oui !

—A qui appartiendront les valeurs saisies sur les femmes ?

—A la nation.

—De sorte que pour les leur conserver... ?

—Le meilleur moyen est qu'elles te les confient.

—Ce sera possible, répondit Robert. En effet, j'ai toute leur confiance, et en cas de malheur, je garderai pour les leur restituer plus tard, l'or et les diamants qu'elles emportent avec elles.

—L'or et les diamants, répéta Coclès.

—Et ton patriotisme en acceptera volontiers une part ?

—Qui m'aidera à venir en aide à des patriotes besogneux.

—Tout est convenu ; maintenant allons chez ton ami.

Robert et l'ancien braconnier vidèrent un dernier verre, et quittèrent le cabaret.

Ils se dirigèrent alors vers une rue du quartier Saint-Jacques, et pénétrèrent dans une maison d'assez laide apparence, dont la porte était gardée par une vieille femme ressemblant à un paquet de guenilles surmonté d'une tête humaine.

—C'est ici... fit Coclès.

Horatius était rentré du comité, au paroxysme d'une exaltation provoquée par l'ivresse et les déclamations sanguinaires des braillards sans culottes. Il ne rêvait que sac et pillage et, tout à coup, dans un accès de *delirium tremens*, au milieu d'une hallucination terrifiante où il lui semblait faire le siège de je ne sais quelle aristocratique demeure, il se mit à bouleverser son intérieur, à briser tout ce qui tombait à portée de son gourdin, lacérant, égarpillant autour de lui livres, rouleaux de paperasses, etc., parmi lesquels il fourrageait avec une avidité rapace.

Puis, une détente s'était produite, et maintenant le citoyen Horatius, un papier à la main, célébrait son triomphe chimérique dans une tirade alcoolique de club où les mots révolution, peuple, guillotine, sonnaient lugubres comme un tocsin.

L'arrivée de Coclès et de Robert interrompit ce jet de littérature horrible.

—Horatius ! cria Coclès, alerte, mon bonhomme !

Il s'agit de gagner pas mal de mille livres, en or sonnant.

Cette phrase parut tirer l'ivrogne d'un songe.

Le citoyen Horatius se leva, ses gros yeux roulerent dans l'orbite, il les fixa sur Coclès d'abord avec une sorte d'amitié, puis sur Robert avec une défiance visible.

—Qui est-ce qui a de l'or ? demanda Horatius.

—Moi, répondit Robert.

—Et tu demande en échanges ?... car on demande toujours quelque chose quand on vient apporter de l'argent.

—Il me faut un passeport.

—Et tu donneras pour ce passeport ?

—Soixante louis.

—Cela peut se faire, répondit Horatius.

Depuis qu'il a commencé cet entretien, les vestiges de l'orgie de la veille disparaissaient. La passion de l'or était assez forte pour chasser l'influence du vin.

Il se leva, marcha vers un placard dissimulé dans la muraille, y prit une liasse de papiers portant plusieurs lignes imprimées, puis repoussant les plats et les verres encombrant la table, il chercha une écriture de corne, et se disposa à écrire.

Au temps où il se trouvait commis à la police, il était parvenu à dérober un certain nombre de passeports en blanc dont, plus tard, il se servit avec autant d'habileté que d'audace. Non seulement il en trafiqua, mais il en céda à divers misérables dont il avait fait ses amis. Il fut un temps où ces passeports étaient réellement valables ; en 1792, grâce à eux, il était facile à ceux qui les avaient achetés de gagner l'étranger ; mais à l'époque où se passe notre récit, ces passeports, ayant en tête ces mots : *Loi et le Roi*, signalaient tout de suite ceux qui en étaient porteurs comme des ennemis du pouvoir existant. La fraude était visible, et mieux eût valu tenter franchi la frontière sans papiers, que de se présenter à une des barrières de Paris muni d'un semblable laisser-passer.

Mais Robert savait combien les natures loyales sont faciles à tromper. Il se regardait comme certain d'être chargé par la comtesse de s'occuper des objets précieux qu'elle emportait, tandis qu'appuyée sur le bras de Cécile elle présenterait ce faux passeport, qui la devait tout de suite signaler comme suspecte. Pendant qu'on l'arrêterait en même temps que sa nièce, Robert aurait le temps de s'esquiver. Les noms de Mme de Civray et de Cécile devaient seuls être inscrits sur le passeport.

Horatius se fit dicter ces noms, apposa sur le passeport, qui devait plutôt dénoncer que défendre celles qui s'en serviraient, un timbre bleu ; puis, tandis qu'il enfouissait dans ses poches la pile de louis que venait de poser Robert, il tendit à celui-ci le papier couvert de son affreux griffonnage.

—Le diable s'y tromperait, dit-il en riant.

Puis se tournant vers Coclès :

—On ne te voit pas assez dans les sections, dit-il, nous vivons à une époque où il faut se montrer quand même... Viens me trouver, je te donnerai du travail, et je te procurerai des distractions... Ce que je dis pour Coclès s'adresse également à toi, citoyen Robert ; du moment que Coclès répond de ton civisme, je te regarde, à l'avance, comme mon ami. Si tu as souffert de l'oppression des riches, l'heure est favorable pour la revanche.

—Merci, répondit Robert, je profiterai de votre offre. Il pressa les mains d'Horatius, serra précieusement le passeport et revint du côté du faubourg du Roule.

En marchant il sifflait un air de gavotte, et n'eut pas un instant de doute sur la réussite de ses projets.

Quand il arriva devant la maison, il fut surpris de n'y point voir de lumière. Mais à cette époque où tout était danger, l'obscurité de la petite maison pouvait être seulement une précaution nouvelle.

Robert essaya d'ouvrir la grille, cette grille résista.

Il tira la chaîne de fer correspondant à la sonnette, mais personne ne vint à son appel.

Une sorte d'inquiétude lui traversa l'esprit. Mais cette inquiétude était si vague qu'il ne s'y abandonna

pas et continua d'agiter la sonnette avec une violence croissante.

En ce moment, la vieille officieuse passa devant la grille, et reconnaissant Robert, elle lui demanda :

—Que voulez-vous donc à cette heure, citoyen ?

—Mais entrer dans cette maison... Vous me reconnaissez, je pense ?

—Certes, répondit la vieille femme. Je suis seulement étonnée qu'un homme, possédant toute la confiance des locataires de ce pavillon somme à leur porte, quand elles en sont parties.

—Ah ! fit Robert, les citoyennes sont sorties ?

—Non pas sorties, mais parties, vous dis-je ; mes gages sont réglés, les mémoires acquittés, le propriétaire n'a rien à réclamer, car le prix de son immeuble avait été réglé d'avance.

—Et vous croyez que les personnes habitant cette demeure n'y reviendront jamais ?

—J'en suis convaincue.

—Vous avez passé chez elle tout le temps qui s'est écoulé entre ma sortie et leur départ ?

—A peu près, sauf celui que j'ai mis à faire une course dont elles m'avaient chargée.

—Et l'une d'elles n'a pas laissé de lettre pour moi ?

—Non, répondit la vieille femme.

Robert étouffa un blasphème, puis rebroussant chemin, il se dirigea de nouveau vers la demeure de Coclès.

Elles se sont défilées, murmura-t-il, et cependant, je n'ai commis ni une faute ni une imprudence. Et j'ai acheté ces passeports qui ont absorbé la plus grande partie de mes ressources... Parties ! et avec elles est disparue mon espérance de faire une fortune rapide, de m'approprier les diamants de la comtesse, et l'or qui lui restait... Que faire ? Comme me le conseillait Horatius tout à l'heure, me mettre dans les affaires. Agir à mon tour. A une époque où les nobles sont traqués comme des bêtes fauves, il me semble bien impossible, si j'entre dans la police, que je ne parvienne pas à découvrir la fière comtesse et la belle Mlle Cécile. Allons, c'est partie remise. Il faut que je cherche et que je trouve. Eh bien ! je chercherai et je trouverai.

Le jour baissait quand Cécile et Mme de Civray prirent le chemin de la rue d'Anjou-Saint-Honoré.

Le temps restait doux, tiède, en dépit de l'approche de l'automne.

Sous ce ciel sans nuage, non loin de vastes jardins embaumés par l'arrière-saison, l'homme n'aurait dû trouver au fond de son âme que de consolantes pensées. Et pourtant quel contraste entre cette nature vivace, prodigue de feuillages et de fleurs, et ce qui se passait sur les places, le long des rues, dans les maisons, au fond des cachots !

A la timidité de leur allure, à la façon dont ils se glissaient le long des maisons, il était aisé de voir que la plupart des hommes redoutaient les regards curieux, capables de découvrir un travestissement. Les femmes enveloppées d'une mante noire, s'empresaient de regagner un asile que peut-être elles fuiraient le lendemain, chassées par le soupçon. Plusieurs, croyant se mettre à l'abri des interrogatoires et de la suspicion, se coiffaient d'un bonnet de laine ornée d'une cocarde tricolore. Mais l'expression de leur visage trahissait une secrète angoisse, et des espions n'eussent pas été dupes de ces travestissements.

Des groupes tapageurs traversaient une foule craintive.

Ceux qui les composaient, vêtus de carmagnoles, le bonnet rouge sur la tête, chantaient des airs patriotiques.

Des porteurs de piques passaient d'un pas rapide, sinistres d'aspect, effrayants à la clarté des reverbères. Conduit par un audacieux meneur, ce flot de populace ignoble allait, de club en club, stimuler le zèle sanguinaire des hommes publics. Des Cordeliers d'où il sortait, il était dirigé maintenant vers les Jacobins de la rue Saint-Honoré.

RAOUL DE NAVERY.

(A suivre)